

Poèmes

**La démence des soif, L'aube va rejoindre notre silence,
J'apprends sur l'ombre mouvante, Je marche, Et ce silence,
Longue chevelure chevauchant la lumière, À la croisée de ton
geste et Au matin**

Hélène Fecteau

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre–décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fecteau, H. (1966). La démence des soif, L'aube va rejoindre notre silence, J'apprends sur l'ombre mouvante, Je marche, Et ce silence, Longue chevelure chevauchant la lumière, À la croisée de ton geste et Au matin. *Liberté*, 8(5-6), 117–121.

la démente des soifs

La démente des soifs
le tumulte de la chair
avril escalade le corps
il monte dans le sang
un serpent de chaleur

la musique me dévêtit
j'ai quitté l'opacité du froid
avril de mon soleil
ma joie se fout de l'ombre
avril danse
au mouvement des arbres
au rythme de la sève
avril sur ma peau
chaleur chaleur enfin
me voici vivante.

l'aube va rejoindre notre silence

L'aube va rejoindre notre silence
le temps ouvre son corsage
paupières lourdes
je nourris la terre
de la ville qui se tait
et je palpe mon bonheur —
on ne soupçonne pas les voluptés
d'avant l'aurore
quand il nous suffit d'un geste
pour nous fondre à la vie.

j'apprends sur l'ombre mouvante

J'apprends sur l'ombre mouvante
à redessiner ton corps
dans son élan premier

j'apprends à te reconnaître
paupières closes
dans la nudité du sommeil
j'apprends ton désir et ton geste
l'exacte mesure de la caresse

j'apprends ta vie
au rythme même de ton sang
et pour mieux attendre ton réveil
j'appuie ma joue sur ta poitrine
et prépare de mon désir l'aube qui vient.

je marche

Je marche je marche
mon pied s'enfonce dans la terre molle
je me dis des choses tout bas
je me caresse de mots
tant il fait de chaleur et de vent.

et ce silence

Et ce silence en pincement sur ma salive
les abondances grises des refuges
en longs cris sur la fragile rétine

et ce silence haletant
de lutte incessante
qui presse de toute part ma main en flamme,

autant de sang en renaissance de mort
autant de morts à l'espace,
que de froids sommeils,
que de froids assassinats.

Minuit se lève sous les respirs
j'ai ton haleine en éclatement sur ma salive
et la fine gerbe de ton regard
à la pointe extrême de ma jouissance,
l'aube a surpris mon geste
sur l'intime rivage du délire
et mon ivresse en rire éperdu
au creux des heures chancelantes
de ce jour primitif.

J'ai perçu mon corps
noyau des tresses de feu,
la vie n'habite pas sur la pâleur des lacs
la vie se livre en hautes marées
sous les obscurs tourbillons de la mer.

longue chevelure chevauchant la lumière

Longue chevelure chevauchant la lumière
vert — terre
et tranquille le vent s'enveloppe
parmi ces paupières ivres
vert et chaleur
terre mon sein
et ce retour
terre
et mon geste inaccessible
longue chevelure
yeux de gloire
un ventre de sang
qui disparaît, ce ventre

en son propre noyau de sang
 à la tiédeur verte
 des longs bras de soleil —
 vert à me boire par lenteur
 à m'absorber jusqu'à la moelle
 terre et calme
 longue chevelure
 me chevauchant
 par d'incessantes morts
 au fil muet de l'arcane.

à la croisée de ton geste

Si ta route part à l'insomnie
 entre les pôles aigus de tes songes,
 mord l'incandescence de la nuit
 qui comme un corps trop chaud
 flambe à la croisée de ton geste.

Le soleil court au rein de l'étoile
 du plus obscur et lointain horizon
 se filtre une odeur.

Les plantes ont des rêves telluriques
 bizarres et longs dans leurs enveloppantes nervures.

Chaleur blanche au matin, qui se lève
 comme une buée de sable rompant la nuit.

Pétrissante nuit me consumant jusqu'à la cendre
 m'aspirant jusqu'à la lie.

Livrée dans mon sang à l'indicible élixir
 de l'impossible
 je m'abandonne.

au matin

C'est au matin que s'éveille la douceur ainsi que s'éveille un oiseau et que chante dans la chambre cette extrême jouissance de mourir à tes lèvres et de laisser le silence couler lentement sur nos mains. La tiédeur se répand sur nos corps blancs qui respirent le parfum étrange de la beauté. Les êtres transparents projettent la clarté dans leurs gestes. Et nos mains ces mains pauvres et faibles dans l'envoutement du silence ces mains recréées lumineuses et abondantes en soif de beauté ces mains nos mains devenues grandes à nous dépasser jusqu'à l'ivresse.

HÉLÈNE FECTEAU